



Les grandes vacances

- Le bébé ressemble à papy Jean, a dit Jean-D. quand maman est revenue de la maternité. Il est tout chauve, comme lui.
- Les bébés n’ont pas de cheveux, banane, a dit Jean-A. D’abord, Jean-F. aurait dû être une fille. On devrait l’appeler Jean-Faux-Cul.
- Ne critique pas mon frère, a dit Jean-C. en braquant sur lui un désintégrateur à piles.
- C’est aussi le mien, je te ferai remarquer, a dit Jean-A. en lui filant une torgnole.
- J’ai trouvé, j’ai dit en me pinçant le nez pour rire. Qu’est-ce que tu penses de Jean-Ai-Fait dans ma culotte ?
- Si vous continuez, a dit Jean-E., ze vais le dire à maman.
- Pourquoi pas Jean-Fiche pas une ? a rigolé Jean-A.
- Moi, a dit Jean-C., j’aurais préféré une fille.

– Fille ou garçon, qu'est-ce que ça change ? a dit Jean-A. en haussant les épaules. De toute façon, il dort tout le temps.

– J'aurais préféré quand même, a dit Jean-C.

– Tu aurais voulu que maman ne mange que des yaourts pendant neuf mois, comme la mère de Stéphane Le Bihan ? a demandé Jean-A.

– Je ne vois pas le rapport, j'ai dit.

– Stéphane dit que sa mère a trouvé un régime dans le magazine de tricot auquel elle est abonnée, a expliqué Jean-A. Tu ne manges que du yaourt bulgare et tu es sûr d'avoir une fille.

Jean-D. a porté la main à son ventre :

– Zut, il a dit. J'en ai pris un pour le goûter.

– Pas toi, banane ! a dit Jean-A. en levant les yeux au ciel.

Quelques jours après l'arrivée de Jean-F. à la maison, on a célébré son baptême.

Il y avait papy Jean et mamie Jeannette, grand-papa et grand-maman, et aussi M. et Mme Vuillermoz qui étaient venus exprès de Paris. M. Vuillermoz avait offert à Jean-F. son premier fossile, et Mme Vuillermoz une barboteuse tricotée.

Papa avait réservé une salle au restaurant du Théâtre. Comme grand-maman était là, on a tous dû mettre les cravates qu'elle nous avait offertes pour Noël. Ça faisait drôle, parce qu'on portait aussi des petits masques en tissu sur le nez, à cause des microbes.

C'est papa qui avait eu cette idée.

Papa est très fort comme médecin.

On s'était tous enrhumés à la piscine, pas question de refiler nos microbes au héros de la fête.

Mais quand Jean-F. nous a vus déguisés en chirurgiens, il est devenu tout rouge et s'est mis à hurler. Impossible de l'arrêter.

N'empêche, c'était une super bonne idée. Après le déjeuner, pendant que les adultes buvaient tranquillement leur café, on a joué à Zorro avec nos masques sur le nez et des fourchettes comme épées. On se bombardait de dragées en faisant des glissades sur le parquet, puis Jean-C. s'est fendu l'arcade sourcilière sur un coin de la table, et ça a un peu gâché la fête.

Papa a dû l'emmener à l'hôpital, puis papy Jean a dit :

– Qui a posé cette saucisse sur la nappe ?

Comme c'était le fossile qu'avait offert M. Vuillermoz, ça a failli tourner au vinaigre.

Après, papy a dit qu'il l'avait fait exprès pour donner une leçon à ce raseur. Mamie s'est fâchée à son tour. Il faut dire que grand-maman l'avait un peu énervée en entrant dans l'église.

– Comment ça, ma fille n'est pas capable de faire une fille ? elle a dit en parlant de maman. Et votre fils, alors ?

– Ne dites pas de sottises, a répliqué grand-maman. Mon fils est médecin, tout de même.

– Ça va saigner, a dit Jean-A. en se frottant les mains de plaisir.

Mais, comme ils avaient tous beaucoup de route à faire, chacun est remonté en voiture en emportant des dragées dans des petits cornets de carton bleu.

– Dommage, a conclu Jean-A. Pour une fois qu'on pouvait rigoler !

Puis on est partis en vacances.

– Pas question d'aller chez ta mère, a dit papa. Le bébé a besoin de calme et de grand air. M. Le Bihan accepte très gentiment de nous louer sa maison de Carnac. C'est un peu isolé, mais charmant... Et puis, il a ajouté devant notre air catastrophé, ça fera du bien à tout le monde. L'iode, les embruns, le parfum du goémon ! Rien ne vaut l'air vivifiant de la Bretagne.

Comme personne n'avait l'air emballé, papa a invité M. Le Bihan à la maison après dîner. M. Le Bihan, qui est toujours prêt à rendre service, avait apporté son projecteur de diapositives, une rallonge et un écran télescopique.

Quand il a eu tout installé, on s'est assis tous les cinq en rond sur le tapis du salon, et papa a éteint la lumière.

– Et voilà ! a dit M. Le Bihan à la façon d'un magicien quand la première image est apparue sur l'écran.

– Vous avez eu un tremblement de terre à Carnac, récemment ? a demandé maman.

– Celle-ci est à l'envers, a dit M. Le Bihan. Une seconde, je vais réparer ça.

Mais c'est tout ce qu'on a pu voir. À la seconde image, le projecteur a pris feu.

– Ce n'est rien, a dit M. Le Bihan en étouffant les flammes avec un coussin du divan. Juste l'ampoule qui a claqué. Le temps de chercher mes outils, et en avant le spectacle !

– C'est trop gentil à vous, a dit maman en contemplant son coussin tout roussi. Vous vous êtes donné assez de mal comme ça.

– Et puis, a dit papa en raccompagnant M. Le Bihan et tout son matériel, rien ne vaut le charme de la surprise, n'est-ce pas ?

Huit jours avant le départ, maman était d'une humeur de chien.

C'est toujours la même chose avec elle quand on part en vacances. Comme elle est très organisée, c'est elle qui s'occupe des bagages. Mais avec Jean-F. sur les bras, ceux qui dérangent les piles de repassage pour chercher un tee-shirt propre et les sandales qui ne vont plus à personne, on dirait que maman n'a aucune envie de partir en vacances.

– Est-ce que je peux t'aider ? demande papa.

– Surtout pas, elle dit, ou je vais tuer quelqu'un !

Quand papa a vu la rangée de valises bouclées dans l'entrée, le matin du départ, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque.

– Jamais je ne pourrai faire rentrer tout ça dans la voiture ! il a dit.

Il n'y avait qu'une valise pour nous cinq, une autre pour papa et maman, mais Jean-F. à lui tout seul en avait trois, les plus grosses, et si bourrées qu'elles fermaient à peine.

– C'est pas juste, a râlé Jean-A. C'est le plus petit et il a le droit d'emporter le plus d'affaires !

– Adressez-vous à votre père, a dit maman. Ce n'est pas moi qui ai choisi la Bretagne.

– Ze peux emmener mon seau et ma pelle ? a demandé Jean-E.

– Et mon pistolet de cow-boy ? a demandé Jean-D.

– Et mon épuisette ? j'ai demandé.

– Plus la place, a dit maman.

– Même pas mon ballon de plage ? a demandé Jean-C.

– Plus la place, a répété maman, inflexible, en s'enfermant dans la salle de bains pour donner son bain à Jean-F.

– On aurait dû le noyer à la naissance, a dit Jean-A. en shootant dans une valise. Au moins, j'aurais pu emporter mon album de timbres.

Au moment de charger la voiture, c'est papa qui n'avait plus du tout l'air d'avoir envie de partir en vacances.

Même avec la 404 neuve, impossible de tout loger. On l'entendait jurer sur le parking, en bas de l'immeuble, mais rien à faire. Il a dû filer au garage pour qu'on lui pose une galerie.

Quand tout a fini par tenir sur le toit, accroché par des sandows, il avait les mains en sang et sa mine des mauvais jours.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? il a rugi en montrant les derniers paquets qui s'entassaient dans l'entrée.

– Des bricoles, a dit maman. Le chauffe-biberon de Jean-F., son lit pliant, sa chaise haute, le stérilisateur, le lait en poudre...

Quand on a enfin démarré, les mouches volaient bas dans la voiture. Papa était remonté deux fois vérifier s'il avait bien fermé le gaz, tout le monde se disputait pour pouvoir monter devant, alors papa a allongé une série de torgnoles à l'aveugle qui a mis tout le monde d'accord, et on a quitté Cherbourg.

J'adore les départs en vacances.

La 404 sentait bon le neuf, la prochaine rentrée des classes semblait à des années-lumière, j'avais l'impression qu'on partait à l'aventure tous ensemble vers des terres inconnues.

D'habitude, on va à la campagne chez mamie Jeannette, mais là, c'était différent : le nom de Carnac ressemble à celui de l'île de Claude, dans le Club des Cinq. J'avais glissé en douce ma boussole et mon manuel des Castors Juniors dans la valise, mon carnet de détective, et je répétais ce nom dans ma tête : Carnac ! Carnac ! comme s'il avait été magique.

On n'avait pas fait vingt kilomètres que la pluie a commencé à tomber.

Papa a dû s'arrêter sur une aire de stationnement pour couvrir les bagages avec une bâche. Comme la voiture était en rodage, les camions nous dépassaient en klaxonnant, et papa déteste être doublé.

– Forcément, il a dit. On est beaucoup trop chargés. La prochaine fois, on partira avec un maillot de bain et un tee-shirt de rechange par personne.

Moi, j'aurais préféré qu'il achète une DS 19, comme le père de François Archampaut. François Archampaut dit que son père a fait les Vingt-Quatre heures du Mans avec et que c'est le bolide le plus rapide du monde.

Le problème avec la 404, c'est la place. Jean-E. était assis sur la banquette avant, entre papa et maman, mais nous, on était quatre à

l'arrière, avec Jean-F. qui dormait dans le hamac suspendu entre les portières. Le hamac se balançait, les couches de Jean-F. étaient pleines, juste sous notre nez, alors ça n'a pas traîné. Papa venait juste de doubler son premier camion quand Jean-C. a dit :

– Maman, j'ai mal au cœur... Je crois que je vais vomir.

On a essayé d'ouvrir la fenêtre pour qu'il puisse respirer, mais avec la pluie qui tombait, l'eau ruisselait à l'intérieur.

Papa s'est rangé en catastrophe sur le bas-côté, mais trop tard. Jean-C. avait déjà rendu son bol de porridge sur le dossier de la banquette avant.

Il a fallu tous descendre sous la pluie pendant que maman nettoyait, la moyenne de papa était fichue.

– Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? il a gémi. Une 404 toute neuve !

– Forcément, a remarqué Jean-D. en contemplant les dégâts, elle est beaucoup moins neuve maintenant.

On a refait quelques kilomètres en se bouchant le nez, puis Jean-A. est devenu verdâtre à son tour.

Le mal au cœur en voiture, c'est un peu comme les collections de porte-clefs ou de boîtes de camembert : il suffit qu'un de nous cinq s'y mette pour que ça donne une idée au suivant.

Maman a eu beau distribuer des bonbons à la menthe, on y est tous passés l'un après l'autre, sauf Jean-F. qui dormait toujours et faisait de petites bulles dans son sommeil.

– C'est sa faute aussi, a dit Jean-A. aussi pâle qu'une endive. Si on ne le change pas tout de suite, je ne réponds plus de rien.

– Pas question de s'arrêter, a dit papa. Et ma moyenne, alors ?

Maman, pour détendre l'atmosphère, nous a tous fait chanter *Sur la route de Louviers, Pom pom pom...*, puis on a joué au jeu des plaques minéralogiques : chacun doit deviner le numéro du département de la prochaine voiture qui double.

Jean-A. ne pouvait pas tricher, alors il s'est endormi en prenant toute la place.

Bientôt, Jean-C. l'a imité, puis Jean-D.

– C'est encore loin, papa ? j'ai demandé.

– À ce train-là, il a dit, on a peut-être une chance d'arriver à temps pour les vacances de l'année prochaine.

J'ai dû fermer les yeux un instant. Les pneus chuintaient sur la route détrempee, les essuie-glaces grinçaient, j'entendais la voix de papa et maman qui bavardaient comme s'ils avaient été très très loin...

Quand je me suis réveillé, il faisait nuit.

Sur la banquette avant, maman se débattait avec une carte routière sous la veilleuse du plafond.

– Elle est peut-être précise, elle disait à papa, mais je te répète que c'est une carte du Portugal.

– Est-ce qu'on est perdus, maman ? a demandé Jean-C.

– Les enfants, a dit papa, ce n'est vraiment pas le moment !

– On n'est pas perdus, a ricané maman. Votre père est très fort : il essaye seulement un raccourci.

– D'accord, a dit papa penaud. Je me suis trompé. Mais qui a eu l'idée de tourner à droite au carrefour ? Il faut suivre la côte : M. Le Bihan m'a affirmé que la maison avait vue sur la mer.

– C'est bien ce que je disais, a remarqué Jean-C. On est vraiment perdus.

Quand on a enfin trouvé la maison de M. Le Bihan, il pleuvait à verse.

– C'est là, a dit papa, au bout d'un petit chemin entouré de murets. Est-ce que vous sentez ce bon air marin ?

Il a risqué le nez par la portière, humant à pleins poumons la nuit parfaitement noire avant de se replier précipitamment à l'intérieur.

– Curieuse odeur, a grimacé maman en reniflant à son tour. Est-ce que l'un d'entre vous aurait par hasard un chat crevé dans sa poche ?

– Ça vient de dehors, a dit Jean-A. Pouah !

– C'est seulement l'air iodé, a dit papa avec un petit rire embarrassé. Un peu violent au début, mais tonique !

C'est en courant sous la pluie vers la maison qu'on a eu la solution. Tout autour du jardin de M. Le Bihan s'étalaient à perte de vue des champs pommelés et odorants découpés par de petits murs...

Une plantation de choux-fleurs. Des hectares et des hectares de choux-fleurs sur lesquels la lune se reflétait !

– Une charmante maison avec vue sur la mer, hein ? a répété maman d'une voix incrédule en mettant son foulard sur son nez.

– Allons, allons, a dit papa en se battant avec la serrure de la porte d'entrée. Pas de défaitisme. Quand le vent souffle de l'est, je suis sûr que c'est très supportable. Et puis, c'est la Bretagne, non ? Autant nous immerger tout de suite dans les spécialités locales.

Ça a été une sacrée installation.

Pendant que papa cherchait le compteur pour rétablir le courant, Jean-C. et Jean-D. se poursuivaient dans le noir en hululant comme des fantômes.

Ça a fait peur à Jean-E. qui est tombé dans l'escalier. Alors Jean-F. s'est mis à hurler, impossible de l'arrêter.

– Je vais lui préparer son biberon, a dit maman en tâtonnant dans la cuisine.

Quand elle a trouvé les boutons de la cuisinière, le gaz s'est mis à siffler. Les allumettes étaient humides, maman a dû en craquer plusieurs et, quand la dernière a pris, il y a eu une flamme bleue, un grand boum ! et tout s'est éteint d'un seul coup.

Papa a surgi comme un fou de la cave, des toiles d'araignées plein les cheveux. Par chance, la bonbonne de gaz devait être presque vide, maman n'avait rien, mais plus moyen de faire chauffer quoi que ce soit.

– Les plombs ont dû sauter avec l'orage, a dit papa. Il faudra se passer d'électricité pour ce soir.

– Plus de gaz, a récapitulé maman, plus d'électricité, du chou-fleur à perte de vue, une bonbonne qui me saute au visage... J'aurais dû faire avaler à M. Le Bihan son appareil à diapositives.

Jean-F. a bu son biberon froid. Il restait des sandwiches du voyage, quelques chips écrasées dans leur sachet, alors on a pique-niqué à la bougie dans le salon, entourés de casseroles et de récipients parce que le toit fuyait.

Les gouttes tintaient avec des petits pling ! des chtong ! des floc !, alors Jean-A. a dit que ça ressemblait à un concert de pots de chambre mais ça n'a pas fait rire maman.

Puis Jean-C., qui cherchait la salle de bains, est revenu en criant :

– J'ai vu la mer ! J'ai vu la mer !

– J'en étais sûr, a triomphé papa. On peut faire confiance à M. Le Bihan.

– En montant sur la baignoire, a dit Jean-C. On voit la mer par le vasistas !

– Je pense qu'il est temps d'aller se coucher, a dit papa en toussotant. Demain sera un autre jour. Tu ne crois pas, ma chérie ?

Maman n'a pas répondu.

Elle a pris Jean-F., une bougie, et est montée sans un mot dans sa chambre.

– Ça ira mieux demain, a répété papa. Votre mère déteste le camping, mais c'est qu'elle n'a jamais été Louveteau. Dès qu'on aura de l'eau chaude, tout sera oublié, vous verrez.

À part Jean-F., on dormait tous sous la soupenne, dans une espèce de grenier transformé en dortoir.

Papa nous a aidés à faire les lits avec de vieilles couvertures qui sentaient le moisi.

– Compte tenu des circonstances, il a dit, je vous dispense de vous laver les dents. Bonne nuit, maintenant, les garçons... J'emporte la bougie. Il ne manquerait plus que l'un d'entre vous mette le feu à la maison de M. Le Bihan...

Il avait l'air un peu déçu quand même, alors on l'a tous embrassé en disant que c'était une super maison de vacances, bien mieux que chez mamie Jeannette, et que, de toute façon, avec l'odeur de moisi, on ne sentait presque plus le chou-fleur.

– Bravo, les gars, il a dit. Je savais que je pouvais compter sur vous.

– Bonne nuit, papa ! on a crié.

– Bonne nuit, mes fils.

Mais quand le noir est tombé sur le dortoir, on ne rigolait plus du tout. Le vent geignait par les trous du toit, les meubles craquaient tout seuls, on aurait dit que quelqu'un marchait au rez-de-chaussée avec une jambe de bois.

Enfoui tout au fond des draps, j'ai sorti avec précaution la lampe torche que j'avais emportée en cachette.

Jean-A., qui ne lit pas le Club des Cinq, devait claquer des dents dans le noir, j'ai pensé... Ça lui ferait les pieds. Moi, je ne me déplace jamais sans mon matériel d'aventurier.

J'ai allumé avec précaution, mais les couvertures étaient bien épaisses, aucun risque d'être découvert.

– Jean-D., tu dors ? a fait la voix de Jean-C.

– Non. Et toi ?

– Bien sûr que non, imbécile, puisque je te parle.

– Et toi, Zean-A., tu dors ? a murmuré la petite voix de Jean-E. depuis le lit du fond.

– Non. Et toi, Jean-B., tu dors ?

Je n'ai pas répondu.

– Jean-B., tu dors ? a insisté Jean-A.

J'ai sorti la tête en râlant de sous ma couverture.

– Comment veux-tu que je dorme avec le boucan que vous... ?

La surprise a ravalé les derniers mots dans ma gorge.

Quatre têtes hirsutes avaient jailli des couvertures en même temps que moi et, dans chaque lit, il y avait une petite loupiote qui luisait sous les draps !

– Qu'est-ce que tu crois, banane ? a ricané Jean-A. Que tu es le seul à avoir des idées géniales ?

Maintenant que le pot aux roses était découvert, chacun a sorti sa torche et on s'est amusés à s'éblouir en bondissant sur les matelas.

– J'ai une super idée, a dit ensuite Jean-A. en sautant à bas de son lit. On va faire un igloo.

Il a rapproché trois chaises, a défait un drap de lit qu'il a jeté sur les dossiers et on s'est tous glissés dessous avec nos lampes torches.

– Pas mal, hein ? il a dit.

On a tous acquiescé en chœur.

– On serait des explorateurs perdus dans le blizzard, a proposé Jean-C.

– Oui, a dit Jean-D. en frissonnant. Des explorateurs à traîneaux.

– Dommage qu'on n'ait pas de chien, j'ai soupiré.

– De toute façon, a dit Jean-C., on va crever de faim si personne ne nous retrouve.

– J'ai des réserves, a fait Jean-D. en fouillant dans la poche de son pyjama. Est-ce qu'on peut survivre longtemps dans le blizzard juste avec du Zan ?

– Moi, j’ai des raisins secs, a dit Jean-A. en sortant ses propres réserves secrètes. C’est plein de protéines. On peut tenir un mois.

– C’est quoi, les protéines ? a demandé Jean-E.

– T’occupe, a fait Jean-A. Aboule seulement tes provisions.

– Zuste un biscuit de Zean-F., a fait Jean-E. en sortant un truc tout mâchonné de sa poche.

– Belle mentalité ! a dit Jean-C. Tu fauches la nourriture des bébés, maintenant ?

On a étalé nos trésors au milieu : il y avait un sachet de réglisses, une Vache-Qui-Rit écrasée, une demi-plaque de chocolat au lait, du Zan, des raisins secs, trois morceaux de sucre, quelques tranches de pain écrasées et deux boules de coco... De quoi faire un vrai festin.

– Il faudra les économiser, a dit Jean-A. C’est nos rations de survie.

– Dommage que Jean-F. ne soit pas là, a remarqué Jean-D. On serait tous les six.

– C’est vrai, a approuvé Jean-A. Six frangins, ça fait un chiffre rond.

– De toute façon, a dit Jean-C. en croquant un carré de chocolat, les filles ne savent que pleurnicher. Autant avoir un frère.

– Tu imagines une fille dans un igloo de survivants perdus en plein blizzard ? a ricané Jean-A.

– Les filles sont beaucoup moins résistantes, j’ai dit. Elle mourrait la première.

– Moi, a dit Jean-C., je voudrais pas d’une sœur dans mon igloo. On ne pourrait jamais avoir la salle de bains.

– Et puis, a dit Jean-A., quand Jean-F. sera grand, on pourra faire une équipe de basket.

– À onze ? a dit Jean-D. soudain paniqué.

– Mais non, banane, a dit Jean-A. Onze, c’est au football.

– Ah bon, a dit Jean-D. Tu m’as fait peur.

- Est-ce qu'on peut monter à six sur un traîneau ? a demandé Jean-C.
- De toute manière, j'ai dit, quand on sera grands, on ne se déplacera plus qu'en vaisseau spatial.
- Je vous préviens, c'est moi qui piloterai, a dit Jean-A.
- Et nous ? a demandé Jean-E.
- Vous serez mon équipage. On aura tous des désintégrateurs à neutrons au cas où on voudrait nous attaquer.
- Moi, j'ai dit en piochant une poignée de raisins secs tout collés, ce qui m'inquiète, c'est la nourriture : il n'y aura plus que des pilules hyper concentrées.
- C'est pas sûr, a dit Jean-C.
- Ils le disent dans *Tout l'Univers*, a confirmé Jean-A. Même les spaghettis bolonaise seront en pilules. C'est plus facile à manger quand on porte un casque de cosmonaute.
- Ce que je me demande, a dit Jean-D., c'est comment les chiens feront pour faire pipi en apesanteur.
- On s'est tous mis à rigoler, alors Jean-A. a dit :
- François Archampaut pourra toujours s'accrocher pour nous doubler avec sa DS pourrie !
- À six, on sera super chargés, a dit Jean-C. Même pour passer le mur du son.
- De toute façon, a dit Jean-A., c'est encore loin, l'an 2000. On a le temps de s'entraîner.
- On a tous hoché la tête en silence.
- Quand on sera grands..., a commencé Jean-D. En l'an 2000...
- Ben quoi ? Accouche, a dit Jean-A.
- Est-ce que tu crois qu'il y aura aussi des pilules hyper concentrées pour l'omelette au sucre ?
- Bien sûr, j'ai dit. Qu'est-ce que tu crois ?

- Et elle aura exactement le même goût ?
- Le même, a dit Jean-A.
- Ah bon ! a dit Jean-D. avec un soupir de soulagement.



Le vent soufflait, on était à l'abri dans notre igloo avec nos provisions secrètes, nos lampes électriques et le bruit de la pluie sur le toit.

- J'adore les grandes vacances, a dit Jean-D.
 - Tu parles ! a dit Jean-A.
- Et on s'est tous mis à rigoler comme des bossus.